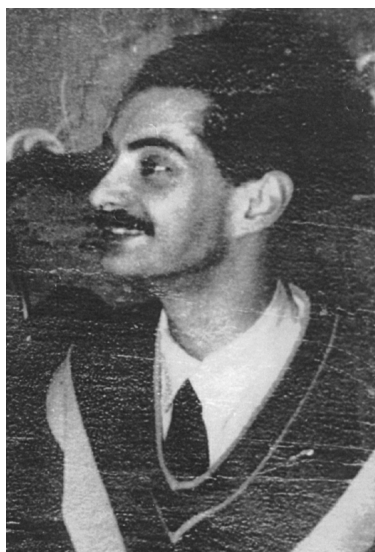


Qui se souvient de Jean-Pierre SUC ?

Georges Brassens disait de Jean-Pierre Suc : "Il y a à Paris un jeune auteur-compositeur qui écrit des chansons que j'aurais eu plaisir à écrire moi-même", et Catherine Sauvage ajoutait de son côté : "Il y a deux auteurs à Paris : Léo Ferré et Jean-Pierre Suc", rappelle Georges Bilbille (1). Malgré de tels parrainages, Jean-Pierre Suc est ignoré des nouvelles générations et ostracisé des rééditions qui ont fort justement fait revivre les œuvres d'autres disparus comme Roger Riffard, Jacques Debronckart ou Jacques Serizier pour n'en citer que quelques uns. Parfois, son nom apparaît dans des livres qui évoquent la période des cabarets des années d'après-guerre. Dans leurs citations, son mérite serait surtout d'avoir, au Cheval d'Or, lancé Bobby Lapointe, Raymond Devos ou d'autres. Mais Suc, l'auteur d'une cinquantaine de titres, dont 27 gravés dans le vinyle, est souvent occulté de l'histoire de la chanson...

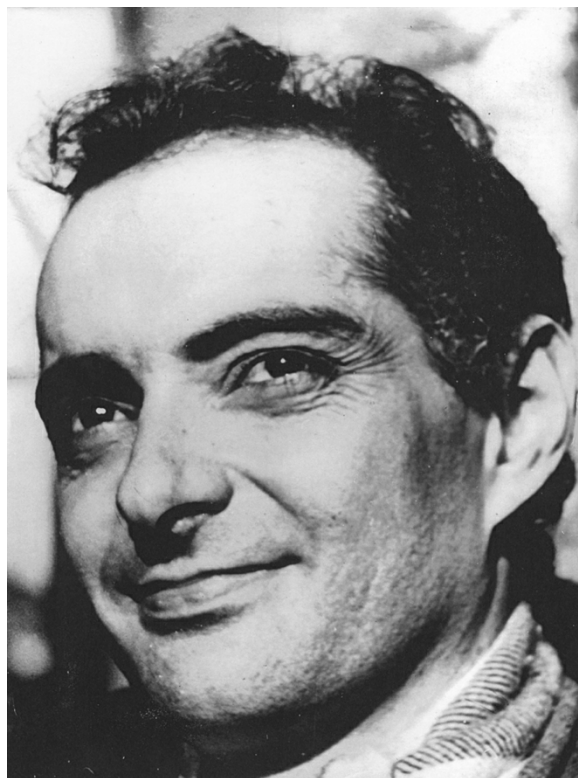
Pourquoi cette injustice ? Sans doute parce que sa vie et surtout le drame de sa mort l'ont enveloppé d'une sorte de mystère sur lequel on focalise l'attention au détriment de ses œuvres. Lui consacrer quelques pages pour remettre les choses à leur place, tenter de circonscrire l'énigme, et passer en revue les différentes facettes de son caractère et de son talent, me paraissait un minimum pour couvrir un silence de plusieurs dizaines d'années... Il fallait attendre une occasion ramenant le nom de Jean-Pierre Suc dans l'actualité. Rien ne venait, rien ne semblait devoir venir, et l'idée allait doucement s'enliser...

Les circonstances qui ont permis de réactiver le projet sont, comme toujours, fortuites. Ce fut d'abord le contact avec Jean-Marie Suc un jeune auteur-compositeur-interprète bordelais (2) qui, intrigué d'être çà et là



JP Suc à Montpellier à la fin des années 40
(Coll. Gaston Balenglow)

interrogé sur une éventuelle parenté avec son homonyme, s'était mis à faire des recherches et à les consigner par écrit. Il a eu la gentillesse de me confier ses notes sur Jean-Pierre Suc : elles ont constitué une base de départ. Une seconde rencontre fut déterminante, celle de Joseph Moalic avec Gilles Durieux, ami de



Jean-Pierre Suc vers 1955 (Coll. Gaston Balenglow)

Jean-Pierre Suc pendant ses dernières années. Grâce à son témoignage, à ses documents inédits, à son carnet d'adresses et à ses pressants encouragements, je réouvris le chantier. Et quel chantier ! Jean-Pierre Suc nous a tiré sa révérence en 1960 : plus de quarante ans après, les souvenirs de chacun sont moins précis, parfois même contradictoires. Mais tous les protagonistes de l'époque à qui j'ai présenté ce projet l'ont encouragé et ont spontanément apporté leur concours : encore aujourd'hui, le nom de Jean-Pierre Suc ne laisse pas indifférent !

Peinture et musique

Né le 2 novembre 1927, à Montpellier, rue de Candole, de parents boulangers, Jean-Pierre Suc fait ses études au lycée de la ville. Puis, en 1948, à la surprise de sa famille, il entre aux Beaux-Arts, où il se révèle un "peintre de tempérament". Georges Dezeuze, son professeur de dessin, note dans une biographie : "Rapidement il acquit les connaissances de base et son talent ne tarda pas à percer. Selon la bonne formule d'antan, il copiait les œuvres des maîtres au musée Fabre. C'est ainsi qu'il exécuta une étude d'après la *Descente de Croix* de Pedro de Campana. Un tableau splendide, austère et d'une tristesse rarement atteinte par les peintres de la Passion du Christ. Le noir est la couleur dominante. Les personnages suent la mélancolie. Le paysage est lugubre. Il était curieux qu'à vingt ans, un tel garçon ait aimé se pencher sur cette scène de désespoir." (3). Déjà on remarque cette morosité que l'on retrouvera dans ses chansons avec une obsédante régularité. En même temps attiré par le jazz, il se construit, à l'oreille et en autodidacte complet, une formation musicale de pianis-